

ET « LA HORDE PRIMITIVE » AU FÉMININ ?

Préambule

Ce texte résulte de trois réflexions.

La première à propos de la horde primitive, telle que décrite par Freud, et qui se formule ainsi : « et si la horde était féminine ? ».

La seconde concerne la question du combat de : « la libération de la femme ».

La troisième s'interroge sur la question du pouvoir, plus précisément du pouvoir féminin, ou du pouvoir au féminin.

Je souhaite questionner une évidence qui dirait que les hommes auraient toujours, sous toutes les latitudes et depuis la nuit des temps, régnés sur le monde.

Pourquoi ne pas imaginer une horde dirigée par les femmes ?

Je suis un enfant du siècle passé, qui a vu beaucoup de changements, né coupable d'être homme, parce que les hommes auraient sans cesse et depuis toujours, opprimés les femmes, qui auraient de bonne raison de vouloir « se libérer ». Une cinquantaine d'année plus tard, elles auraient toujours de bonnes raisons de vouloir se libérer, ou/et elles voudraient devenir « l'égales » des hommes !

La question ici n'est pas de polémiquer, mais d'essayer de comprendre comment le pouvoir - qu'il soit en main masculine ou féminine - comment ce pouvoir s'acquiert suivant notre sexe, comment il s'exerce, et si son usage est différent selon que l'on soit un homme ou une femme.

La horde primitive selon Freud

C'est dans « Totem et Tabou » que Freud parle de la horde primitive. Il « hypothétise » le fonctionnement d'une horde primitive où un père tout puissant se garde toutes les femmes à son usage exclusif jusqu'au jour où ses fils se révoltent et le tuent. Après la fête qui suit le meurtre de ce père, haï et aimé, les fils décident de renoncer à garder les femmes pour eux (règles de l'exogamie) et il fixe des règles de fonctionnement, avec le totémisme.

La définition de la horde primitive que donne Wikipédia est la suivante : *Freud reprend alors les travaux de Darwin sur la « horde primitive » et les analyse, notamment à l'aide des travaux de Robertson Smith. Dans cette théorie de la horde primitive, les humains sont organisés sous la forme d'une horde sauvage régie sous l'autorité d'un père tout-puissant possédant à lui-seul, l'accès aux femmes du groupe (comme dans le cas cité précédemment). Les fils, alors jaloux du père, décidèrent de se rebeller contre ce dernier afin de pouvoir accéder aux femmes. Un jour, ils se liguèrent contre lui et allèrent le tuer pour le manger en un repas totémique. Une fois le festin consommé, ils furent alors pris de remords et la raison pour laquelle ils s'étaient battus risquait de ruiner la structure même de la société (et une guerre fratricide n'aurait épargné personne). C'est la raison pour laquelle ils décidèrent d'établir des règles correspondant aux deux tabous principaux : l'interdiction de tuer le totem — meurtre et parricide — et l'interdiction de relations sexuelles avec les femmes appartenant au même totem — inceste. Afin que la situation ne se reproduise pas et par peur des représailles du père, ils décidèrent d'ériger un totem à son effigie et de le commémorer par l'intermédiaire de fêtes commémoratives.*¹

La horde selon René Girard

René Girard, dans *La violence et le sacré*² exprime une hypothèse qui est très proche de celle de Freud dans la horde primitive, mais il y ajoute le phénomène du bouc émissaire.

Son idée serait que toute vie en communauté humaine engendre des tensions, qui au bout d'un certain temps, risquent de la faire éclater. Le mécanisme du bouc émissaire est la désignation, au hasard, en prenant prétexte d'une caractéristique d'un individu, un tant soit peu différent (cheveux roux, handicap quelconque) d'une personne à qui va être imputé la responsabilité de toutes les dissensions dans la communauté. Rapidement, la conviction que sa disparition, c'est-à-dire de son meurtre collégial, gagne les esprits et abouti au meurtre du bouc émissaire.

Le groupe, réuni autour de cette idée, retrouve un point commun à tous, une unanimité, qui leur permet de dépasser leurs disputes individuelles. Cette unanimité retrouvée va souder le groupe et permettre à chacun d'exprimer sa haine, sa colère, sa frustration dans une décharge collective qui rassemble tous les membres (catharsis).

Une fois le meurtre accompli, les individus constatent qu'effectivement la situation générale est meilleure, et que la tension a disparue. Après un laps de temps, se pose la question de savoir si le bouc émissaire qu'ils ont sacrifié ne serait pas une sorte de « dieu », puisque sa mort a apaisé les tensions. Alors ils élèvent un totem à son effigie et se réunissent autour dans un culte commun.

Cette figure qui les a réunis va avoir une efficacité limitée dans le temps, et les tensions vont réapparaître. Comme ces tensions risquent à nouveau de faire éclater la communauté, va se reproduire ce qui a si bien marché, à savoir trouver un nouveau bouc émissaire, et le cycle de la violence fondamentale recommence.

L'hypothèse de René Girard rejoint donc bien celle de Freud (meurtre du père ou de l'ancêtre), mais il en fait un mécanisme groupal qui se répète, faute que les groupes trouvent une autre issue à la tension qui les anime. Je reprendrais cette hypothèse dans la conclusion de ce texte.

Intéressons-nous maintenant à la question du pouvoir dans le développement infantile, à savoir comment les enfants acquièrent leur pouvoir dans une perspective développementale.

Freud, la mère et le pouvoir

C'est un ouvrage d'André Green qui m'a donné à penser.³ Dans son livre sur *La Propédeutique. La métapsychologie revisitée* il reprend certaines formulations de Freud pour les remettre en question et leur donner un sens plus en phase avec les connaissances actuelles.

Il commence par la question du développement sexuel en deux phases.

On connaît les hésitations, et, pour finir, l'échec, de Freud à assigner au couple actif-passif le rôle précurseur de la différence sexuelle. Ce sur quoi il faut insister, c'est que la sexualisation qui se poursuit jusqu'au moment où le sexuel — ou tout au moins une partie de celui-ci — s'accomplit en génital est largement tributaire, nous le savons, du présexuel et de ce qu'il y a de moins directement sexuel dans ce présexuel. Ceci n'est pas facile à percevoir nettement, du fait de la sexualisation rétroactive du présexuel, bien en deçà de la sexualité proprement dite. Si tout est bien « sexuel » dès le départ, la sexualisation proprement dite n'est pas le résultat d'un processus uniquement progressif (ou maturatif) - Celle-ci se projette largement en arrière, réévaluant le pré-sexuel et le transformant après coup. Jusqu'au point de masquer ce qui dans ce présexuel est le plus éloigné du sexuel proprement dit.

Donc la vie sexuelle de l'être humain se développe en deux phases, une dite présexuelle et l'autre sexuelle. Donc les enfants n'ont pas de sexualité au sens où certains adultes l'ont entendus, leur développement suit une évolution qui va les amener à une vie sexuelle, et celle-ci sera dépendante des conditions dans lesquelles on aura respecté cette maturation.

Il reprend ensuite la distinction qui a été faite entre le masculin « actif » et le féminin « passif ».

L'explication de Freud du refus de la féminité s'appuie sur l'angoisse de castration chez l'homme et l'envie du pénis chez la femme pour rendre compte de ce destin commun. Cette explication aujourd'hui nous convainc moins qu'autrefois dans la mesure où nous pressentons derrière l'expression du refus de la féminité quelque chose de plus radical que le féminin sexuel. Ce qu'on cherche à exprimer par le refus de la passivité, en identifiant à tort féminité et passivité. En vérité l'intuition freudienne n'est pas tout à fait en défaut, comme nous allons le voir. On pourrait la traduire ainsi : quelque chose qui vient de la femme ou qui est lié à elle et qui « passivise », entraînant un refus actif dans les deux sexes.

Donc on a confondu le côté « actif » de l'homme dans la relation sexuelle avec le côté « actif » du petit garçon, et on a attribué à la fille le côté « passif » que l'on prêtait à la femme dans la vie sexuelle.

Et André Green de conclure son paragraphe par :

Nous sommes donc inlassablement conduits à reposer la question du refus de la féminité dans les deux sexes.

Refus de féminité entendu ici comme le refus du passif, refus de l'association féminin=passif.

Dans la suite du texte, il va établir que les deux sexes vivent le même refus du féminin dans le sens où ce féminin est un féminin-maternel.

Je reviens encore au chapitre VII de l'Abrégé. On y lit : « Le sein nourricier de sa mère est pour l'enfant le premier objet érotique ; l'amour apparaît en s'étayant à la satisfaction du besoin de nourriture. Au début l'enfant ne différencie certainement pas le sein de son propre corps. C'est parce qu'il s'aperçoit que ce sein lui manque souvent que l'enfant le sépare de son corps, le situe au-dehors et le considère dès lors comme un objet, un objet chargé d'une partie de l'investissement narcissique et qui se complète par la suite en devenant la personne maternelle. Celle-ci ne se contente pas de le nourrir, elle soigne l'enfant et réveille ainsi en lui maintes autres sensations physiques agréables et désagréables. Grâce aux soins qu'elle lui prodigue, elle devient sa première séductrice. Par ces deux sortes de relations, la mère acquiert une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente et devient pour les deux sexes l'objet du premier et du plus puissant des amours, prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures. Si ce que soutient Freud est exact — et je pense que c'est le cas-, cette citation a plusieurs implications. Le prototype de tous les amours implique une dépendance complète à l'objet, une fusion avec lui et surtout une passivation totale à son égard. En ce point, selon Freud, la différence sexuelle serait pour ainsi dire nulle. Les enfants des deux sexes se fondent dans l'unique objet maternel. Dans ces conditions le refus de la féminité dans les deux sexes pourrait trouver son explication dans cette condition originare. Refus de la féminité signifierait → alors refus (du désir) de retrouver cet objet unique, incomparable, inaltérable, permanent, du fait de la dépendance et de la passivation qu'une telle relation implique. Refus de l'emprise maternelle, refus du sein. Refus de l'indifférenciation primitive avec l'objet. Toutefois ce que je mettrai en question, c'est que les deux sexes vivent la situation de façon identique. Si leur différence se fond dans le creuset maternel, je crois néanmoins que la séparation d'avec lui a des conséquences différentes.

Donc les garçons et les filles doivent échapper à l'emprise maternelle, ils refusent l'indifférenciation primitive qui les confond avec leur mère, ils ne veulent plus de cette relation qui les « passivise ». Et le dégagement de cette position se fait différemment selon le sexe du sujet.

Il poursuit par la phase œdipienne.

On sait, et Freud le comprit le premier, que cette situation initiale permettra au garçon de retrouver, au moment de l'Œdipe, un objet qui est de même sexe que l'objet primordial, tandis que la fille vouée au changement d'objet devra renoncer à cet investissement primitif

pour se tourner vers le père. Certes, à considérer l'envers des choses, c'est-à-dire non pas le plaisir à retrouver, mais l'emprise dont il faut se dégager, on dira que le garçon et la fille survaloriseront le pénis pour lutter contre le retour à l'envahissement passivant de la mère. Mais ce qu'on a moins dit, c'est que la fille se séparant de la mère n'acquiert cette autonomie, où elle devient autre, qu'au prix d'une blessure narcissique qui la scinde du double que représente sa mère, de par la communauté de leur sexe, la réflexion de leur mutuelle apparence et la complicité de leurs sensibilités. D'où les vicissitudes du narcissisme féminin.

Le garçon et la fille doivent tout deux acquérir leur autonomie, et pour cela renoncer à l'amour infantile primitif. Quant à la notion de « l'envie du pénis » chez la femme, ce n'est pas l'organe dont il est question ici, mais bien de la possibilité d'être actif -ou active. Et chacun doit conquérir sa place d'enfant, donc de renoncer à être le « bébé de... », et ce cheminement est différent selon le sexe.

Green postule donc un développement différent entre le garçon et la fille au moment de sortir de la passivation, ce qui implique une façon différente pour le garçon et pour la fille de vivre leur bi-sexualité.

Dans ces conditions, on eut se demander si la bisexualité prend même valeur et même fonction dans les deux sexes. On voit déjà que la bisexualisation, donc la sexualisation, se développe sur un sol présexuel où le sexuel primitif est le plus éloigné de la sexualité adulte. La force de l'Œdipe, de l'angoisse de castration, de l'envie du pénis est qu'ils se présentent comme des solutions. Des explications après coup, des rassemblements de sens qui focalisent et résument au bénéfice du sexuel ce qui est épars, diffus, incernable dans la part du présexuel qui s'actualisera le moins dans le sexuel.

La partie masculine d'une femme ne serait donc pas identique au masculin d'un homme, et le féminin d'un homme ne serait pas identique à la partie féminine d'une femme.

Donc confondre le masculin actif et le féminin passif a sans doute contribué à cette idée que le pouvoir était masculin et que la femme – dépourvue de pénis- subirait la loi masculine.

Le pouvoir féminin / Le pouvoir au féminin

Mais alors, et la question du pouvoir féminin ?

Green va développer l'hypothèse d'un pouvoir féminin dans le sens d'un « féminin-maternel ».

Green parle de la folie maternelle et de l'univers psychotique qui peut s'ouvrir au moment de devenir mère.

On a eu recours à l'hypothèse de l'univers « psychotique » de l'enfant, longuement décrit sous la plume d'illustres auteurs. J'aimerais ici soutenir la thèse, complémentaire, de la folie maternelle. Nous savons combien il nous est difficile, dans notre contre-transfert, de nous défendre de l'idée d'une mère pathogène et combien sans cesse nous oscillons entre cette

référence au monde psychotique de l'enfant et aux effets psychotisants des mères (que nous ne connaissons pas) de nos patients. Nous avons tendance à impliquer une pathologie maternelle. Il m'est apparu qu'il était peut-être fécond de ne pas particulariser le comportement de ces mères et de faire l'hypothèse que toute grossesse et toute maternité représentaient des expériences psychotiques.

Dans une note de bas de page Green s'explique sur la notion qu'il donne au côté psychotique de la fonction maternelle :

Cette position appelle des explications. Certains refusent d'employer le terme de psychose en dehors d'un contexte destructeur, pathologique. Il est remarquable qu'ils refusent ainsi à la mère ce qu'ils accordent si volontiers à l'enfant ou aux caractéristiques du monde primitif dans lequel il est supposé vivre. En ce qui me concerne, je ne confine pas cette dénomination aux aspects pathologiques et destructeurs, mais j'essaye de la relier à la réalité psychique du vécu maternel. Grossesse et maternité apportent avec elles des réalisations de vœux de toute-puissance et de souhaits d'être pour l'enfant cet objet unique incomparable, etc., qui le rend totalement dépendant à soi, ce que je ne peux, pour ma part, que rattacher à l'univers psychotique. Le remodelage de l'activité perceptive de la mère aux moindres signaux venus de l'enfant m'évoque une sensibilité quasi hallucinatoire au réel.

Pour lui, le côté psychotique n'est pas uniquement du côté de la pathologie mais aussi du côté d'une exacerbation des sens qui permet l'ajustement nécessaire mère-enfant. Ce que Racamier appellera la « séduction narcissique », séduction dans le sens où la mère et l'enfant doivent se rencontrer- comme deux aveugles dans le noir qui doivent faire connaissance (*ou co-naissance*) ... et narcissique, parce que chacun est persuadé que l'autre est lui, et qu'il est l'autre, qu'ils ne font qu'un, à deux.

Mais cette séduction à un prix.

Freud supposa, dans un premier temps, que ses patientes avaient été l'objet de séductions traumatiques de la part de leur père. Il comprit ultérieurement qu'il fallait y voir l'expression d'un fantasme général. Je pourrais dire de même qu'après avoir rencontré un certain nombre de mères que je supposais pathogènes (et sans doute certaines l'étaient comme certaines des patientes de Freud furent effectivement l'objet de séductions incestueuses), j'en vins à comprendre qu'il s'agissait seulement d'un fantasme général, mais que quelque chose dans l'essence de toute grossesse et de toute maternité — en tant que ces expériences sont en relation avec les égarements de l'amour — était à rattacher à l'expérience psychotique.

La séduction, ici est plus primitive que celle habituellement entendue. Ce n'est pas la séduction masculine, le détournement de l'enfant, mais bien la séduction maternelle qui pourrait donc être une source de traumatisme pour un enfant. Sans doute c'est la durée de celle-ci-la séduction narcissique- qui va constituer un traumatisme, avec le refus maternel d'abandonner la position de toute puissance, qui lui donne un rôle, une importance et - osons le terme- un pouvoir énorme. Du côté de l'enfant aussi il peut y avoir le refus du deuil de ces soins, qui s'ils le « passivent », sont très confortables, voire trop ?

L'amour ne serait donc pas exempt de risque, il pourrait être une source d'égarement, comme il est une source de pouvoir.

Il n'y a rien là, quand on y réfléchit, de très surprenant. Car si Freud nous dit que l'amour est une courte folie (opinion qui n'est pas très originale et que d'autres avant et après lui ont également soutenue) et qu'il nous dit aussi que la relation à la mère est le prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures, le lien que je déduis me semble logique. L'objection que l'on me fera consistera à situer cette folie du côté du seul enfant. Or il est clair que l'amour de la mère pour l'enfant n'est pas moins fou que celui de l'enfant pour la mère. Et ceci d'autant plus qu'il est chargé de réminiscences.

Ici le vécu maternel, ce qu'elle a elle-même vécu dans sa petite enfance, va prendre tout son sens, ou va reprendre un sens différent. La maman vivra ce qu'elle a déjà vécu, mais de l'autre côté.

Suivant la trace de ce vécu, il peut arriver que certaines se refusent à vivre-ou à infliger- à un potentiel enfant, ce qu'elles ont vécu elle-même de la folie maternelle.

La clinique me paraît confirmer ce point de vue. Les patientes en analyse décrivent l'expérience de la grossesse comme un miracle accompli. Inversement, le refus de la grossesse est symétriquement sous-tendu d'angoisses dites « paranoïdes ». Folie douce ou folie furieuse sont les deux faces d'une même réalité. Toutes les patientes femmes que nous avons en analyse ne sont pas mères. Mais toutes nos patientes et tous nos patients ont une mère. Et c'est bien ce qui se réfléchit de cela chez nos patientes, mais qui se répète chez celles qui deviennent mères, qui me conduit à ces conclusions. On aura compris que je relie ce refus de la féminité au refus de la folie maternelle que les hommes conjurent tout autant (mais autrement) que les femmes.

Dans ce refus, il y a, semble-t-il, un effort pour expulser cette folie maternelle hors de soi. C'est bien ce que j'ai voulu dire en parlant de la thèse complémentaire à celle de l'univers psychotique infantile. Car ce n'est pas un renversement de position que je souhaite proposer mais l'hypothèse d'un partage de deux folies. Et il me paraissait trop facile, par une de ces habitudes que nous avons contractées dans la théorie psychanalytique, de tout mettre sur le compte de l'immaturation de l'enfant face à un adulte supposé délivré (au fantasme près) de toute puissance aliénante. On pourrait remarquer que, des deux sexes, seule la femme a le pouvoir de revivre la fusion primitive des premières relations, mais cette fois de l'autre côté. Encore faut-il ajouter que lorsque cette expérience se présente à elle, elle est elle-même prise dans le conflit de la bisexualité et vit cette rencontre sur un double plan.

Devenir mère, avoir la possibilité, l'occasion de vivre cette expérience n'est donc pas toujours synonyme d'un « océan de bonheur ». Cette fusion primitive, cette indifférenciation qui s'annonce dans l'actualisation d'une grossesse, il faut pouvoir accepter de la vivre, ou de s'y immerger pour en sortir le moment nécessaire. Goûter à la toute puissance et devoir y renoncer, quelle cruauté !

Quelques pages plus loin il termine son texte sur cette remarque sur le deuil, deuil nécessaire mais pas toujours accompli, par les deux membres du couple l'enfant ET la mère ?

Derrière la Nature, la mère. Le vampirisme n'est que la forme suprême du refus de la passivation. Ce refus de la mère, on a dit qu'il était dû à la face mortifère de la relation maternelle. Pas seulement. Car il est aussi dû à la face paradisiaque de cette relation. Un

paradis qu'on peut ne plus avoir envie de quitter et dont on ne sortirait jamais. Et c'est le problème du deuil. Ici encore je verrais deux types de deuil : un deuil fondé sur la haine, qui attaque jusqu'aux processus de pensée de l'individu, déborde alors de beaucoup la sphère sexuelle et atteint l'ensemble des relations d'objet. La sexualisation, obsidionale⁴, fait le siège contre les assauts de la haine et sursexualise le corps et la pensée pour en contenir les effets destructeurs. L'autre deuil, fondé sur la nostalgie, est le regret de cette folie douce dont l'appareil psychique a seul gardé la mémoire, refoulant avec succès la haine menaçante pour l'objet au moyen de l'idéalisation.

La fille devenue femme pourrait, au travers de sa possibilité d'enfanter, revivre- mais de l'autre côté- cette « assomption ». Pour l'homme on peut faire l'hypothèse d'un désir – ambivalent bien sûr- ou d'une tentation- de revenir dans les bras de « maman » au travers de sa relation avec une femme pour tenter de retrouver l'état « paradisiaque ».

Que l'on me permette de terminer ce paragraphe par une anecdote qui m'a amené à me poser ces questions autour du pouvoir-féminin-maternel. C'est une patiente qui est venue me voir en me demandant : « combien de fois suis-je maman ? »

J'étais bien sûr un peu étonné de sa question mais elle l'a précisée. Elle a mis au monde un premier enfant qui a grandi. Un second est né, mais une maladie infantile très grave fait qu'il n'a pas survécu à sa première année. Un troisième enfant a complété la famille quelques années plus tard.

Sa difficulté était donc la suivante. Quand on lui demande si elle est maman ? Elle répond « oui ». Et la question suivante bien sûr est : « combien d'enfants avez-vous ? ».

Si elle répond « Trois », elle va parler du premier et du dernier. « Et le second alors que fait-il ? » sera la question suivante et la réponse on l'imagine bien, n'est ni évidente à formuler ni à entendre.

Si elle répond « Deux », que faire de celui qui a existé, qui a vécu, le 100% de sa vie, mais qui n'est plus là. N'en pas parler n'est-ce pas le faire mourir une seconde fois ?

Le pouvoir féminin-maternel

On le dit : « le pouvoir rend fou. »

Mais peut-être autrement l'homme que la femme ?

Et c'est à nouveau chez Green, dans une note en bas de page du même ouvrage dont je vais me servir. Il reprend ce qui a été dit ci-dessus et il étend cette notion de psychose « normale » à d'autres aspects de la vie que la maternité, entre autre le pouvoir politique. Il écrit :

Cette position appelle des explications. Certains refusent d'employer le terme de psychose en dehors d'un contexte destructeur, pathologique. Il est remarquable qu'ils refusent ainsi à la mère ce qu'ils accordent si volontiers à l'enfant ou aux caractéristiques du monde primitif dans lequel il est supposé vivre. En ce qui me concerne, je ne confine pas cette dénomination

aux aspects pathologiques et destructeurs, mais j'essaye de la relier à la réalité psychique du vécu maternel. Grossesse et maternité apportent avec elles des réalisations de vœux de toute-puissance et de souhaits d'être pour l'enfant cet objet unique incomparable, etc., qui le rend totalement dépendant à soi, ce que je ne peux, pour ma part, que rattacher à l'univers psychotique. Le remodelage de l'activité perceptive de la mère aux moindres signaux venus de l'enfant m'évoque une sensibilité quasi hallucinatoire au réel. En fait je souhaiterais étendre cette hypothèse des « expériences psychotiques normales » (formule paradoxale dont j'accepte la contradiction). En somme, je renverse la démarche freudienne. Ainsi lorsqu'il voit dans le deuil le prototype de la mélancolie, je pense que cette première approximation doit être approfondie. C'est-à-dire que malgré les données du sens commun qui voit dans le deuil un processus normal (nous avons vu que le transsexueliste pouvait aussi passer pour « normal »), il faut dans cette situation « normale » chercher ce qu'elle comporte de psychotique. D'autres expériences pourraient bénéficier de la même démarche. Par exemple, le pouvoir qui s'incarne dans la réalité politique. Et bien d'autres...

Je retiendrai de ce passage deux choses :

La référence à la grossesse et à la maternité comme permettant la réalisation de vœux de toute puissance, du fait de l'importance de la mère pour l'enfant, et le fait que Green relie cela à l'univers psychotique.

Et le lien entre ce sentiment de toute puissance (de type psychotique) et le pouvoir politique.

Alors peut-être que oui, de par sa nature -ou peut-être de la nôtre- le pouvoir peut nous faire basculer dans la psychose « normale », avec le sentiment de toute puissance, de tout pouvoir, de toute vérité, de toute accomplissement possible, de la conviction, chez l'être politique, de son « indispensabilité » à la bonne marche du monde !

En ce qui concerne la femme on s'aperçoit que le pouvoir chez elle serait du type féminin – maternel.

Quelle conséquence pour notre clinique ?

Permettez-moi de prendre trois exemples, un « culturel, « un groupal » et un familial ».

Pour la partie culturelle, la situation du Prince Charles d'Angleterre m'a toujours paru singulière. Bien qu'il ait toujours honoré ses devoirs de prince héritier- ainsi que la princesse Diana à qui il a fait de magnifiques enfants à même d'assurer la relève de l'institution royale- le voilà à septante ans, toujours en train d'attendre de pouvoir remplir son rôle de roi, empêché en cela par sa royale mère, bientôt centenaire !

Pour la partie groupale, j'ai eu connaissance d'une institution tout à fait respectable, ancienne, qui promeut des valeurs éthiques, morales et une rigueur de pensée rigoureuse, qui est dirigé par une femme d'un âge avancé et qui est immobilisée dans son fonctionnement et dans sa relève.

Pour la partie familiale, j'ai souvent rencontré dans ma pratique des familles sous la coupe maternelle. Celle-ci interdit aux enfants de devenir adultes. Si par hasard un des enfants arrivent à s'extirper de ce milieu, il est considéré comme le « mouton noir », et « traité » de

cette façon (méfiance, hostilité, attribution de mauvaises intentions...). S'il a des enfants, il risque d'être rattrapé par le groupe pour que ceux-ci soient confiés à la « vraie » mère-celle qui sait, celle qui a les compétences, à savoir ici la grand-mère- qui parfois même se fera appeler maman par ses petits-enfants. On imagine la place de la belle-fille dans ces configurations familiales !

La similitude de ces trois situations ne vous aura pas échappé. Une maman pour régner, doit avoir des enfants, et pour qu'elle puisse le rester, les enfants doivent aussi le rester !

Le pouvoir féminin-maternel oblige donc à l'entourage à rester dans une situation infantile, une position de « passivation » selon Green, pour que la toute-puissance maternelle puisse continuer à s'exercer.

Pour la Cour d'Angleterre, l'exemple est flagrant. Le prince Charles ne semble n'avoir aucun pouvoir décisionnel, on ne l'a jamais vu faire autre chose que d'inaugurer des écoles ou de peindre des tableaux. Il ne semble participer à aucune réunion importante, ni n'est porteur d'aucun prestige. Cela fait quand même cinquante ans qu'il attend ! Que voilà un bon fils.

Dans l'institution citée ci-dessus, mais j'ai rencontré les mêmes paradigmes ailleurs, le mode de sélection est toujours rigoureusement le même. De jeunes candidats ou candidates sont sollicités pour participer à la vie du groupe. Il leur est demandé de faire leur preuve et de leur volonté de s'investir dans l'organisation institutionnelle, ce qu'ils font volontiers. Arrivés à une certaine place (organisation de manifestation, prise en main de fonction dirigeante...) ils se trouvent soudain évincés, pour une raison ou pour une autre, de la suite du parcours (accès à un poste à responsabilité) et ils sont priés de rejoindre l'anonymat du groupe, ou dit autrement, de reprendre la place qui est la leur, à savoir celle d'enfant de la mère-femme institutionnelle, qui garde son pouvoir décisionnelle. Et elle choisit un nouveau membre du groupe pour recommencer le même scénario !

Dans les familles, la problématique est identique. Les enfants sont priés de grandir jusqu'à un certain stade et ensuite, il leur est dénié le statut d'adulte. Ils n'ont pas accès aux informations familiales, toutes les communications passent par la mère, qui les redistribue comme bon lui semble. Elle est le centre névralgique de la famille et les communications entre enfants sont mal vues ou interdites. Comme le dit le proverbe « L'information, c'est du pouvoir » et les enfants pour prendre des nouvelles des uns des autres... demandent à la maman plutôt que de s'adresser directement à la personne concernée.

Donc le pouvoir féminin-maternel - pour se maintenir dans le temps- oblige l'entourage à rester dans un stade infantile, il n'est pas permis de détrôner maman, ni de la déposséder de son pouvoir, ni de devenir un adulte et de faire sa propre loi.

Tuer le père ? Et la mère ?

On dit souvent : « il faut tuer le père », symboliquement bien sûr. Il faut le dépasser et qu'il se laisse dépasser, non sans qu'il se batte, pour que la victoire de l'enfant n'en soit que plus grande.

C'est que Freud nous indique par le mythe de la horde primitive.

Sans doute que le père de cette horde primitive était vieillissant, qu'il n'occupait plus très bien sa place de pouvoir et comme il ne voulait pas la laisser, ses fils ont dû le bousculer pour se faire leur place.

Mais alors, dans la horde primitive féminine que se passe-t-il, ou plutôt que ne se passe-t-il pas ?

Le parricide passe encore, c'est pas bien, mais cela s'est produit il y a très longtemps, c'est un mythe et en plus c'est une histoire de mecs, alors...

Mais le matricide, NON !

On ne peut même pas envisager cela, c'est un tabou un interdit, une abomination !

La solution ? Attendre qu'elle disparaisse ?

Peut-être. Mais qui pourra assurer la relève ?

Une autre femme !

Merci, de préférence non !

Son éviction alors ? Difficile.

Les institutions ou les groupes sont aussi confrontés à ce problème, des anciens et de leur pouvoir. Certaines entreprises, pour se défaire de dirigeants devenus encombrants mais inamovibles, ont créés des fonctions de « président d'honneur », voire de « président à vie ». Ils exercent des fonctions honorifiques, en reconnaissance du travail accompli qui a permis le développement de la société, mais ils n'ont plus de pouvoir décisionnel.

Pour la femme-maternel, la vie peut offrir la possibilité d'être un « peu mère à nouveau », à savoir devenir grand-mère. Elle peut ainsi transmettre une partie de son expérience, accompagner la nouvelle génération et se réjouir de ne pas avoir « tout se travaille » à refaire, mais pour cela il faut qu'elle ait fait le deuil de sa position maternelle et qu'elle accepte ce « second rôle ».

Donc que l'on soit homme ou femme, la question du pouvoir se pose, différemment, et il doit aussi se résoudre, différemment.

Un patient m'a dit « Et si l'homme voulait le pouvoir, et la femme le vouloir ? », encore une remarque sexiste, et je l'assume, car comme disait ma grand-mère, le sexe existe, alors autant l'utiliser !

Le dictionnaire donne la définition du

Pouvoir : Être capable de ; avoir la faculté de ; être en état de.

Et du

Vouloir : Avoir l'intention, la volonté de faire quelque chose, s'y déterminer.

Mais renoncer au pouvoir (ou au vouloir), est une chose très difficile, c'est un deuil. Un dicton populaire dit : « Qu'il faut donner le pouvoir à ceux qui n'en veulent pas. Ainsi, une fois leur tâche accomplie, ils s'empresseront de le refiler à d'autres ». Ce n'est pas pour rien que nos démocraties ont fixé des durées aux mandats et un nombre de mandat maximum.

Alors à quand la question de la limite de la validité du « ticket maternel ? ».

Limite du ticket maternel

Lorsque je pose la question : « combien de temps on est maman », ou « qu'elle est la durée de l'exerce de la fonction maternelle », la réponse est systématiquement : « A vie ! ».

J'ajoute alors que les enfants sont des enfants « à vie ! ».

Cette expression pouvait se comprendre dans les temps anciens, mais aujourd'hui elle pose problème. A l'époque pas si lointaine, une femme quand elle devenait maman, avait beaucoup de « chance » de mourir maman. A savoir que soit elle mourrait en couche, soit elle avait une vingtaine de grossesses. Et vu l'espérance de vie (entre 1800 et 1900 elle se situait au alentour de 45-50 ans) lorsque son dernier enfant venait au monde, elle avait peu de chance de le voir devenir adulte. On était donc maman à vie.

L'allongement de la durée de la vie, pose la question autrement. Certains de mes patients se pensent à plus de 65 ans, encore les enfants de leur « mère » de 90, ou/et plutôt, ses femmes s'imaginent être encore mère à cet âge !

On m'objectera qu'elles sont « maman dans leur cœurs », et pourquoi pas mais il y a une différence entre le pouvoir maternel et le souci maternel...

La Loi s'est souciée de ce problème et elle a tenté de mettre une limite. Elle a institué un registre de mineur, devant obéissance à leurs géniteurs, et un registre de citoyen majeur, débarrassé de la tutelle parentale. Et comme il n'y a pas de « sur-adulte », contrairement à ce que certains parents pensent, tous les adultes sont égaux, à savoir qu'à 18 ans révolus on est autant adulte qu'à 80 ans. Mais parfois la Loi- dans son sens paternelle, celle qui pose des limites- est simplement ignorée.

Certains sont plus avancés en âge, ce qui n'est pas toujours garanti de sagesse supplémentaire, et qui ne donne pas de droit particulier mais la possibilité d'avoir une autorité reconnue par les plus jeunes, au cas où.

En ce qui concerne ce que j'appelle la fonction maternelle- à savoir le temps nécessaire à un enfant pour pouvoir s'en émanciper- il me semble que l'on peut considérer qu'au alentour de dix ans-douze ans un enfant soit prêt à commencer son s'autonomisation. De la naissance à la dizaine en gros, ce serait le temps de maturation nécessaire pour qu'un enfant puisse sortir de « la logique maternelle ».

Je définis la logique maternelle, ou « la loi de l'amour » de la façon suivante : lorsqu'un enfant se lave les dents ce n'est pas par hygiène dentaire. C'est pour faire plaisir à maman. Parce que si je ne fais pas plaisir à maman, elle va être fâchée, et ce soir dans mon lit elle ne me fera pas de bisous. Comment s'endormir sans bisous de maman. Impossible ! Alors je me brosse les dents !

De cet amour ; l'enfant en aura besoin vitalemment pendant une dizaine d'année.

Arrivé à la dizaine, il n'est plus un « bébé » et obéir à une mère-et donc à une femme-devient difficile. A nouveau le souhait de sortir de « la passivation ».

C'est à ce moment-là que les pères peuvent prendre le relais. Et il ne s'agit pas avec eux de la loi de l'amour, ou de se faire aimer comme certains le pensent, mais de la loi du père, à faire respecter.

Et puisque « *Sans respect pas d'amour*⁵ », le respect s'apprend, et pendant ce temps-là, il est basé sur la peur. Avant de comprendre toutes les raisons des règles, l'enfant doit obéir, il doit craindre l'autorité, il doit avoir peur des conséquences de la désobéissance, et petit à petit il comprend la nécessité de se plier aux lois de la famille, de la communauté bref l'apprentissage de la vie pour devenir des citoyens, citoyens qui eux aussi, tout adultes qu'ils soient, devront aussi obéir aux lois de la nation. Ainsi par étape l'enfant conquiert son autonomie, sans sens des responsabilités pour devenir un adulte à qui on va convier la responsabilité de sa propre vie et celle des autres aussi, en voiture par exemple... La mobilité, ou l'auto-mobile comme sortie de la poussette, avec comme rite initiatique le passage du permis de conduire ou plutôt du permis de se conduire....

Conclusion

On peut faire l'hypothèse que le pouvoir masculin dans une société primitive tient sa source dans sa force, sa capacité à chasser et dans sa puissance pour défendre sa tribu.

Le féminin quant à lui tire sa puissance de sa capacité à enfanter. En effet, une famille, un clan, une tribu, un peuple, qui ne connaît plus de naissance est destiné à disparaître de la surface de la terre. Et on peut penser que certaines cultures ont disparu parce qu'elles n'ont pas su gérer le flux de leur population.

La représentation de la relation homme-femme au temps préhistorique à notre peut-être illustré par cette image que nous avons tous en tête de : « l'homme des cavernes, une massue sur l'épaule, tirant de son autre bras sa femme par les cheveux ».

Et ce dessin représenterait la relation homme-femme antérieure à notre époque moderne, réformiste, égalitaire et évoluée. En la cherchant sur Internet, je ne l'ai pas trouvé, par contre, je suis tombé sur l'image exactement inverse ! La censure aurait-elle frappée ?

Ce qui m'a fait penser à ce dialogue dans une bande dessinée ou une femme déclare que « les hommes sont des salauds, des dominateurs, des lâches et des égoïstes... » et que dorénavant, « les femmes vont devenir l'égal des hommes ! ».

Mais pourquoi ces questions autour de la horde primitive ?

Parce qu'elles seraient, dans leur formulation, toujours une histoire de « mecs ».

Dans une première lecture, il s'agit que des hommes se réunissent, qui décident et qui formulent des lois. En les étudiant de plus près, on s'aperçoit qu'elles tournent autour de la prohibition de l'inceste (« les femmes et les filles de ton totem te sont interdites »), ce qui est une protection des enfants contre l'emprise des adultes, et elles fixent des règles de l'exogamie (« tu iras chercher une femme dans un autre totem ») ce qui obligera à maintenir des liens avec les autres tribus, car si il n'y a que la guerre, le risque est de ne pas pouvoir renouveler « le sang » du clan.

Donc le mythe de la horde primitive ne serait pas juste une histoire de mecs mais c'est une histoire de « Mensch », dans le sens de la langue allemande, une histoire d'être humain, sans que soit spécifié le sexe de cet humain. Ce serait donc des décisions communautaires, ou tous les membres de la communauté sont impliqués.

Alors cette focalisation sur les femmes victimes- et je ne doute pas qu'elles l'aient été, qu'elles puissent l'être et qu'elles pourront l'être- me semblent escamoter le problème de l'équilibre du pouvoir, équilibre toujours à redéfinir dans la société.

Car à analyser les choses en terme d'homme ou de femme dans une société on passe à côté d'autres déterminants, la race par exemple. On peut penser qu'aux USA le fait d'être un homme blanc donne plus de chance que d'être un homme noir, mais que le fait d'être une femme blanche vous donne plus de chances que celle d'être un homme noir. Le fait d'être un homme aussi dans certaines circonstances oblige à être mobilisé pour aller sur le champ de bataille, Et celui qui fuit est un lâche, et il finit avec douze balles dans la peau.

Donc toutes les cultures vont définir une certaine façon de répartir le POUVOIR, et pas seulement selon le sexe des citoyens, mais de leur couleur de peau, de leur appartenance à une caste ou à un peuple...

Et je reprendrai ici l'hypothèse de René Girard sur le bouc émissaire. Une société qui va mal, qui n'arrive plus à gérer ses tensions ou dissensions internes, va trouver un bouc émissaire pour résoudre son problème.

L'histoire récente du siècle passé, l'Holocauste (ou ce sont les juifs qui sont pris à parti) , le génocide des Khmers Rouges (qui massacre leur propres concitoyens) ou celui du Rwanda ou les Tutsi et les Hutus, (qui se vivaient en bonne entente jusque-là, même dans des mariages) deviennent l'ennemi à abattre, de l'ex-Yougoslavie ou plus récemment chez nous les questions autour des immigrés, qui seraient rendu responsable d'un peu tout, me font

penser que ce mécanisme culturel est toujours bien actif, et que la violence n'est pas prête de s'arrêter.

L'arrivée des robots, doués « d'intelligence artificielle », ce que ce terme marketing recouvre je l'ignore mais il permet de rendre faussement familier le fonctionnement d'algorithme, programmé par des êtres humains, qui ont fait des choix de programmation, des choix de valeurs- me semble le prochain combat à mener. Qui va fixer les limites, qui va dire ce qui est juste ou faux, comment ces machines vont-elles être programmées, pour exercer quel pouvoir, au profit de qui, selon quelles valeurs ?

La question finalement ne serait donc pas une question de sexe, mais de pouvoir, de répartition du pouvoir et d'exercice du pouvoir. Alors mettons à jour ces pouvoirs, que l'un ne serve pas à cacher l'autre et apprenons à en faire un usage modéré.

Thierry Freléchoz
Psychothérapeute FSP
Psychanalyste IIPB
Didacticien SIPSyM